



PHILIPPE PETIT/PARISMATCH/SCOOP

Franz-Olivier Giesbert

confesseur de la République

Il aura vu, de ses yeux vu, se faire l'histoire de la V^e République. Alors qu'aujourd'hui le régime vacille et que, soixante-sept ans après leur fondation, les institutions gaulliennes semblent peiner à faire face, sa connaissance des rouages politiques et – mieux – une familiarité d'un demi-siècle avec nos dirigeants font du journaliste et romancier un incontournable témoin. **PAR FRANCK FERRAND**

Ce qui, dans l'Histoire, passionne Franz-Olivier Giesbert – FOG pour les gens de médias – c'est le pouvoir que, par leur tempérament, de rares individus s'arrogent de faire dévier le cours des choses. Une personne seule peut-elle ainsi tout changer? «Je pense à ce qu'il s'est passé à Reykjavik, en Islande, en 1986, raconte-t-il. Cette rencontre Reagan-Gorbatchev, en assez petit comité, où le président américain, accompagné de Shultz, a donné en même temps un coup d'accélérateur au désarmement et un coup de grâce au régime soviétique... J'ai eu la chance que Youri Doubinine, alors ambassadeur d'URSS à Washington, et Gorbatchev lui-même, me racontent cela par le menu – c'était passionnant!», ajoute ce confident des grands de ce monde, jamais blasé d'échos issus de l'intérieur.

Enfant prodige du journalisme

«Un animal politique comme Schröder par exemple qui, envers et contre tous, relance l'économie allemande, me fascine», reprend-il, saluant la trempe de l'ancien chancelier en dépit de défauts criants – et rappelant au passage que l'étoffe et le souffle ne se décrètent pas. Neville Chamberlain ne sera jamais Winston Churchill, ni Harold Wilson, Margaret Thatcher... Et les présidents français, dans tout cela? Après tout, l'ancien patron du *Nouvel Observateur*, puis du *Figaro*, puis du *Point*, parfois confesseur, souvent contempteur de François Mitterrand, Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy, fut mieux placé que beaucoup d'autres pour juger sur place de leurs

caractères respectifs. «Gouverner, au fond, est une affaire de courage, tranche-t-il. Et de caractère. Sarkozy n'en était pas dépourvu, mais il n'avait peut-être pas encore la maturité qu'il a acquis depuis avec ses ennuis judiciaires...»

Enfant prodige du journalisme, jeté dans le chaudron à un âge encore tendre, Giesbert s'est forgé «au contact de figures magnifiques, qui avaient fait des guerres et ne se laissaient pas intimider». Avant les hommes politiques, ce furent des écrivains et des artistes qui répondirent à ses questions parfois impertinentes: Aragon, Montherlant, l'architecte Le Corbusier ou le sculpteur Giacometti qui l'accueillit dans l'atelier mythique de la rue Hippolyte-Maindron, comme un ami de la famille. Mais revenons à son terrain de prédilection: la politique. Ce qu'il regrette le plus, de cette époque révolue? «La nuance et la souplesse, répond-il, imprévisible. Les luttes partisans, même âpres, pouvaient alors plier devant l'intérêt général. Un Robert-André Vivien, gaulliste, et un Robert Ballanger, communiste, pouvaient très bien s'entendre» s'il y allait du bien public. «Et puis, tous ces gens-là possédaient une culture encyclopédique», soupire-t-il. Serait-ce à dire que la culture, aujourd'hui, ferait défaut sous les ors de la République?

«Le personnel politique d'il y a trente, quarante ou cinquante ans donnait le sentiment de vivre dans l'Histoire; pour les gens d'alors, les références historiques faisaient partie de la vie», rappelle celui qui fut initié par son père aux grands historiens britanniques, Gibbon puis Toynbee. «Chirac, c'était l'histoire ancienne et lointaine:

les Babyloniens, les Perses, les Chinois... Même s'il s'ingéniait à le cacher, il maîtrisait des références inimaginables sur toutes sortes de civilisations anciennes. Mitterrand, c'était plutôt l'histoire de France; lui avait lu les biographies de tous nos rois – et il parlait des uns et des autres comme s'il s'était agi de vieilles connaissances. Quant à Giscard, avec son goût de l'uchronie, c'était un peu un mélange des deux.» Et avant ceux-là? «À la génération précédente, je me rappelle – parmi tant d'images fortes – la table jonchée de livres, comme dans une librairie, qui accueillait les visiteurs chez Edgar Faure.»

“La classe politique d'aujourd'hui a beaucoup perdu; très peu sont des intellectuels”

À ce stade de l'échange, le regard, tellement ironique en temps normal, du confesseur du régime s'attendrit à l'évocation des vaches sacrées d'une époque révolue. Jeune journaliste parlementaire, il grimpe dans les tribunes des hémicycles en compagnie de son ami Jean-François Kahn pour écouter, notamment, les grandes tirades d'un Christian Fouchet au sommet de son art – morceaux d'éloquence dont il faisait son miel... Où la comparaison devient cruelle: «La classe politique d'aujourd'hui a beaucoup perdu de ce point de vue; très peu sont des intellectuels. La plupart ne lisent presque pas.» Dans sa bouche, un tel constat vaut désaveu. ■